

CENDRINE
SENTERRE
Une course à Lyon

CATHERINE DESMARAIS

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



★ — ♥ — ★ — ♥ — ★
PROLOGUE
★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

— Quoi ? Mais tu peux pas faire ça ! Tu peux pas ne pas revenir du voyage !

Au moment même où l'avion à bord duquel nous partions pour la France m'arrachait à la gravité, Annabelle m'annonçait son désir de s'arracher à sa vie d'élève de secondaire cinq.

— Mais tu vas faire quoi, là-bas ? ai-je ajouté, incrédule.

— Trouver mon père.

— Mais voyons, Annabelle, ai-je avancé en tentant de me ressaisir, tu sais même pas où il est, ton père. T'as vaguement entendu parler de son départ pour l'Europe, mais il peut être n'importe où ! Tu vas faire comment, pour suivre sa trace ?

— Je vais l'espionner sur Facebook.

— Quoi ? T'as trouvé ton père sur Facebook ? Mais t'as juste à lui écrire !

— Tu penses vraiment que, si j'avais trouvé mon père sur Facebook, j'aurais pas pensé à lui écrire? Je sais pas, comment je vais faire, Cendrine! Tout ce que je sais, pour l'instant, c'est que j'ai pas envie de faire la même erreur que lui, c'est-à-dire gaspiller les meilleures années de ma vie à suivre des règlements débiles.

— Mais tu l'as quittée, ta religion, c'est correct, là!

— Je parlais de l'école, Cendre.

— Ah! Ben, là, c'est pas si pire, l'école, c'est important l'éc...

— Ah ouais? Ben, moi, j'ai pas envie de passer ma jeunesse à décoder des règles de français incohérentes et à résoudre des problèmes mathématiques qui ont aucune application dans la vie réelle! Je veux apprendre à vivre, moi, pas me faire suer à m'entrer dans le crâne que le participe passé avec l'auxiliaire avoir s'accorde avec son sujet si...

— Son complément direct. Il s'accorde avec le complément direct, juste s'il est placé avant le verbe.

— Ça te donne un vrai sentiment de satisfaction, de savoir ça, Cendre?

— Mais non, mais je veux dire que, le français, c'est important. Ben, c'est sûr que... Ah! T'es donc ben intense, Annabelle! De toute façon, ça change rien. Tu peux pas lâcher l'école, un point, c'est tout!

— Pourquoi?

— Parce que! ai-je presque crié en agrippant la main de mon amie.

Une nausée m'a assaillie, causée par l'horrible sentiment de n'avoir le contrôle sur rien. Je savais très bien que de tenter de raisonner Annabelle était aussi vain que de me faire croire que j'étais dans un autobus qui roulait doucement sur l'autoroute, et non quelque part entre la troposphère et la stratosphère.

— As-tu un meilleur argument ? m'a répondu mon amie en me faisant signe de baisser le ton.

Jolianne avait beau être en pleine conversation avec Charlotte, qui était assise de l'autre côté de l'allée, elle n'était quand même pas sourde.

— L'école voudra jamais ! Elle est responsable de toi, en passant ! Tu peux pas lâcher l'école comme ça !

— Ah non ? Tu savais que l'école est obligatoire jusqu'à seize ans ? Je vais avoir dix-sept ans avant la fin du voyage. Je dis ça juste de même, là.

— C'est ta fête bientôt ? Pourquoi tu me l'as pas dit avant ?

— Tu me l'as pas demandé.

— Ben oui ! Comme si j'allais te demander : « Est-ce que c'est ta fête, aujourd'hui ? Non ? Et puis demain ? Non ? Et après-demain ? » Mais tu changes de sujet, là ! C'est pas parce que tu vas avoir dix-sept ans que tu peux lâcher l'école ! Qu'est-ce que la directrice va dire à... euh...

— À ma mère ? Elle a rien à dire du moment que j'ai seize ans. À mon frère ? Il est déjà au courant. Et puis, j'aimerais bien qu'on le dise à mon père. C'est d'ailleurs un de mes objectifs.

— Mais tu peux pas faire ça !

— Tu te répètes, Cendrine, là.

— Tu vas rater le bal de finissants ! ai-je trouvé comme argument, en désespoir de cause.

Annabelle a éclaté d'un rire sincère. Elle m'a regardée comme si j'étais un chiot qui avait perdu sa maman.

— Je vais rater quoi, Cendre ? L'angoisse de trouver l'argent pour acheter une robe que personne d'autre portera ? En passant, il y a à peu près trois magasins potables dans notre ville ; alors, ce serait en soi un exploit. Et quoi d'autre ? Je vais manquer l'occasion de me demander si je viens accompagnée, à quelle table je serai, si j'ai envie de faire une entrée remarquée ? T'as envie de vivre ça, toi ?

— Oui ! ai-je tonné, comme si c'était une évidence.

— Vraiment ? C'est toi qui en as envie, ou bien c'est la petite fille qui jouait au bal de finissant dans le grand escalier en bois des Grandmaison ?

— Hey ! Comment tu sais ça, toi ?

— C'est toi qui me l'as raconté, l'autre jour.

— Moi pis ma manie d'étaler ma vie !

— C'est toi qui le dis.

— Mais... mais... moi ? T'as pensé à moi ? Comment je vais faire, moi, sans toi pendant tout le reste de mon secondaire cinq ?

— Tu es sûre que, la vraie question, c'est pas plutôt : comment tu vas faire pour garder le secret tout au long du voyage ?

— Parce qu'il va falloir que je garde ça secret en plus ? On est vraiment dans la merde, toutes les deux !

— C'est pas toi qui voulais que je te fasse plus de confidences ?

— Oui, mais... mais... Tu peux pas faire ça !

— Tu te répètes ! a chantonné Annabelle, dont la bonne humeur était imperturbable.

Alors que je m'apprêtais à m'opposer à mon amie une cinquantième fois, un long cri de douleur nous a glacé le sang. OK, peut-être que je suis la seule à avoir eu le sang glacé ; j'étais déjà au bord de la crise de panique, incapable de me rappeler où étaient les sorties de secours et comment installer le masque à oxygène. Une voix plaintive s'est élevée au-dessus du bruit des réacteurs de l'avion.

— J'ai oublié mon mascara ! Je peux pas croire que j'ai oublié mon mascara super-lash-full-glamour-pro ! répétait en boucle Carolann, comme s'il s'agissait d'une catastrophe nucléaire.

— Tu t'en achèteras un en arrivant, l'a consolée Charlotte.

— Tu sais combien il coûte, ce mascara-ra ? Ce mascala-ra ? Ce mas-ca-ra-là ? a-t-elle enfin réussi à articuler, humiliée. J'ai pas les moyens de dépenser ça une deuxième fois, en euros en plus ! Ah ! Je le savais, que rien de bon pouvait sortir de ce voyage-là, je le savais !

Jolianne s'est tournée vers ma mine toujours pas rassurée et, avec un air de connivence, a appuyé sur la détente d'un fusil imaginaire près de sa tempe en levant les yeux au ciel. Je n'ai pas ri. Je n'ai pas ri du tout. Sans quitter le hublot du regard, Annabelle, qui semblait avoir signé les papiers d'adoption d'un sourire éternel, a pris

ma main et l'a tapotée doucement, exactement comme j'aurais fait à ma grand-mère si elle avait toujours été vivante.

Mamie, chère mamie! Dis-moi que tout va bien se passer.

1

★ — ♥ — ★ — ♥ — ★
RÉSISTANCES ET
TRADUCTIONS
★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

— Aille ame sorrie, aille donte onnedeurs-
tande ouate you sé. Ouate canne aille dou forre
iou? me demande la guichetière en anglais avec
un accent français à couper au couteau.

Par réflexe, je réponds en anglais. Ma zone
cervicale responsable de la gestion du langage se
met en mode *pays étranger*.

— Euh... I want a... euh... a train ticket for
Lyon.

Annabelle, qui me suit dans la file, me donne
un coup dans le dos.

— Voyons, Cendre, pourquoi tu lui parles en
anglais?

La question, c'est plutôt pourquoi, elle, elle me
parle en anglais? Je prends une inspiration et je
répète:

— Je voudrais un billet de train pour Lyon.

Avant notre départ, M^{me} Desjardins a insisté pour que nous exécutions nous-mêmes la plupart des étapes de nos déplacements, dont l'achat de notre billet de train. Elle a appelé ça de l'*autoresponsabilisation*. Tout ce que je vois comme conséquence de l'acte héroïque de m'obstiner avec une guichetière française, c'est l'augmentation de ma fatigue, déjà bien installée après sept heures d'avion. Selon moi, Bruno, notre accompagnateur, aurait pu s'adonner à cette tâche ingrate, lui qui ne semble pas servir à grand-chose jusqu'ici.

Je ne sais toujours pas pourquoi c'est lui qui nous accompagne. Bruno, c'est notre prof de bio, celui-là même qui «supervise» notre souper pizza catastrophique et qui papotait tranquillement avec sa famille pendant que je vivais des drames à la sauce tomate; vous vous souvenez? D'ailleurs, je ne vois pas comment il aurait pu superviser quoi que ce soit, puisqu'il fait partie de ces profs qui n'arrivent même pas à superviser leur propre classe. Je n'ai jamais été très fan de ce jeu cruel qui consiste à tenter de pousser un prof à bout, mais j'avoue qu'avec Bruno, j'ai fait une exception. Tout le monde a fait une exception. Le problème, c'est que nos niaiseries coulent sur lui comme sur le dos d'un canard, du moins en apparence. Un jour, nous avons poussé l'expérience jusqu'à toutes nous tourner dos à lui pendant un cours. Eh bien, croyez-le ou non, il a poursuivi son cours comme si de rien n'était. Une autre fois, pendant une période où nous faisons des exercices en équipe, nous avons colonisé le sol, nous installant çà et là sur le parquet froid

pour discuter entre nous sans même nous embarrasser d'ouvrir notre livre. Quand Bruno est venu nous voir pour nous demander comment allaient nos exercices, nous lui avons répondu en riant :

— Très bien !

Il a poursuivi sa tournée sans même froncer les sourcils. De deux choses l'une : soit il est d'une stupidité sans bornes, soit il se fout éperdument de son travail. J'opterais pour la deuxième hypothèse.

Aussi, je comprends mal la décision de la directrice d'avoir accepté qu'il nous encadre durant notre voyage. Je suis certaine qu'il ne réagirait pas du tout s'il en manquait une demi-douzaine dans l'avion au retour. Annabelle serait bien servie, dans ce cas. Mais cela n'arrivera pas, puisque notre directrice a désigné un parent comme autre adulte accompagnateur. De toute évidence, personne parmi le corps enseignant n'avait envie de traverser l'océan avec nous. Jusqu'à la dernière minute, Annabelle a espéré que M^{me} Desjardins, dans un élan de compassion, pardonne tout à Clarisse et se rende à l'évidence qu'elle était notre meilleure guide pour ce voyage culturel. Mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Une M^{me} Desjardins, ça ne pardonne pas. Notre chien de garde n'est donc nulle autre que la mère d'Axelle, alias le chien de poche de Carolann. Ça promet !

— Iou wante e tickète tou Lionne ? s'entête à me demander la guichetière en anglais.

— C'est ça, dis-je, en appuyant sur chacune des syllabes, je veux un billet pour Lyon. Et je parle français, en passant.

— Ah! Vous parlez français! C'est votre accent, vous comprenez... Alors, vous voulez un billet pour quelle heure?

— Pour dix heures.

— Dix arts? Pardon?

— Dix heures, répété-je, consciente de mon accent, mais incroyablement à l'idée que quelqu'un qui vient de me demander de lui donner une heure précise ne puisse pas conclure elle-même que le mot étrange après le chiffre dix serait peut-être justement le mot *heure*.

Non, mais!

— Je ne comprends pas ce que vous dites, mademoiselle. C'est votre accent, vous comprenez?

Non, je ne comprends pas.

Je me repasse mentalement la liste intitulée *Possibles chocs culturels vécus en France*, que la prof de Monde contemporain nous a donnée lors de notre courte préparation à notre voyage. C'est cette liste que la directrice a insisté pour lire avec nous lors d'une petite réunion avant notre départ, question de se donner bonne conscience avant d'emballer quinze de ses élèves chéries dans une boîte étiquetée: *Pays de la découverte identitaire au sein d'une diversité culturelle et linguistique*. Parmi quelques différences floues comme *Valeurs familiales* et *Façon d'exprimer son mécontentement* se retrouvaient des évidences comme *Accent* et *Coût de la vie*. La directrice n'a pas manqué l'occasion de s'improviser experte en linguistique.

— Vous savez, mesdemoiselles, que vous aurez l'occasion, dès les premières minutes de votre merveilleux voyage, d'être confrontées à hum...

ce que j'oserais appeler une certaine distorsion au niveau de l'oreille de vos hôtes.

Comme personne ne manifestait la moindre parcelle de compréhension, M^{me} Desjardins a poursuivi son laïus, certaine d'en arriver, comme elle seule sait le faire, à transmettre un message vague en tournant tellement autour du pot que son auditoire, étourdi, n'ose pas demander des précisions.

— Ce que je signifie par là, c'est qu'il est possible que vous rencontriez quelque résistance à la merveilleuse façon dont vous vous mettez le français en bouche.

Voyant qu'elle rencontrait justement une résistance à la façon dont elle-même se mettait ses fameuses métaphores en bouche, elle a changé de sujet et a parcouru la liste en la commentant, réussissant à chaque point l'exploit de ne dire absolument rien avec le maximum de mots.

Aujourd'hui, devant cette guichetière souriante d'une mauvaise foi manifeste, je comprends ce qu'entendait la directrice par *résistance*. Il aura fallu que je traverse l'océan pour commencer à saisir ses propos.

Pendant un instant, j'envisage de répéter ma requête en langage des signes. Le fantôme de mamie ne doit pas être très loin. À la place, je fais un effort surhumain.

— Dix heures, que j'articule en resserrant mes lèvres pour moduler le son *eu*, de façon à le rendre beaucoup plus près du son *e*.

— Ah! Vous êtes canadienne et vous voulez un billet pour dix heures, s'exclame-t-elle

triomphalement, comme si on venait de lui apprendre qu'elle était la grande gagnante d'un aller simple pour Disneyland.

— C'est ça, que je laisse tomber, trop épuisée pour préciser que je me définis plus comme Québécoise que comme Canadienne.

Après un échange d'argent où j'apprends à la vitesse grand V la différence entre les multiples billets et pièces de monnaie en euros, j'obtiens enfin mon aller-retour pour Lyon. Je m'efface pour laisser la place à Annabelle, qui frétille d'impatience derrière moi. Elle ne semble pas du tout affectée par les longues heures d'inconfort dans l'avion ni par le fait que notre courte nuit s'est terminée net au moment de notre atterrissage à Paris, alors que nous avons fait un bond en avant de six heures.

Après que les treize autres filles nous ont imitées – j'espère sincèrement que la guichetière a renoncé à sa résistance quelque part entre la septième et la huitième cliente –, nous nous rendons toutes sur le quai indiqué sur notre billet afin d'attendre le train qui nous mènera enfin vers notre famille d'accueil. Les cernes sur les visages de mes camarades révèlent leur désir de se laisser enfin choir dans un lit douillet et d'y rester les quinze prochaines heures durant. De mon côté, ces cernes sont accompagnés d'un tic nerveux de la paupière gauche, qui a la fâcheuse manie de tressauter sur un rythme qu'elle seule entend. Comme plusieurs de mes compagnes qui n'ont pas été assez rapides pour s'approprier les quelques sièges restants, je m'assois par terre et m'appuie sur ma valise.

Il n'y a qu'Annabelle qui reste debout, elle qui doit également entendre la musique techno qui fait se trémousser ma paupière, puisqu'elle fait des allers-retours sur le quai en tournant la tête chaque demi-seconde comme une mésange. Ses sens, en éveil total, semblent vouloir capturer chaque particule de nouveauté qui s'offre à nous : l'odeur des pâtisseries du marchand ambulant, la réverbération des grincements des trains qui ralentissent à leur arrivée en gare, les hurlements du contrôleur qui indique aux touristes les directions à prendre, la multitude de langues et d'accents qui s'entrecroisent, se chevauchent et créent une mélodie inédite... Annabelle absorbe tout, comme si elle avalait une grande gorgée d'eau après une semaine ou peut-être même une vie dans le désert. Vous me direz que la fatigue et le stress causent chez moi des hallucinations, mais je peux réellement voir toutes les cellules de son corps s'activer et détruire les épaisseurs de barrières qui ne la quittent jamais depuis que je la connais. Elle irradie tellement de bonheur que j'ai envie de me coller à elle pour me réchauffer.

Car, malgré mon manteau qui est constitué pour résister à l'hiver québécois, j'ai froid jusque dans les os, même si le pilote nous a informées à l'atterrissage qu'il faisait actuellement 6°C à l'extérieur. En frissonnant, je tente de repérer un regard bienveillant chez mes camarades. Même si tous les sourires que je croise expriment l'excitation de l'aventure, les yeux, eux, trahissent l'inquiétude. De fatigue ou peut-être bien de peur, le babillage étourdissant des filles qui a caractérisé

notre traversée de l'océan est mort quelque part entre le carrousel à bagages de l'aéroport et la guichetière bilingue de la gare.

En effet, c'est en débarquant à Paris que nous avons constaté la vitesse à laquelle l'excitation de quinze filles séparées de leurs parents par un océan peut être remplacée par la terreur à la simple vue d'une arme. C'est que, à l'aéroport Charles-de-Gaulle, il semble être tout à fait normal de croiser un garde armé d'une mitrailleuse à tous les cinq mètres. J'ai eu beau fouiller dans mon excellente mémoire, je suis restée convaincue que ce léger détail ne figurait pas sur la fameuse liste des chocs culturels possibles. À voir l'expression sur le visage de Martine, la mère d'Axelle, j'ai compris qu'elle non plus n'était pas préparée à ça. À Montréal, l'aéroport avait plutôt des airs de terrain de jeux, alors qu'à Paris, j'avais l'impression qu'on se préparait à la Troisième Guerre. J'exagère à peine. Évidemment, de son côté, Bruno a hoché la tête silencieusement, comme s'il approuvait ce spectacle plutôt inquiétant pour de jeunes filles.

Voyant que Martine cherchait désespérément à nous rassurer avec une explication qui établirait un compromis entre la réalité et la fiction, Bruno a ouvert la bouche pour la première fois. Nonchalamment, il nous a expliqué qu'en raison de la vague d'attentats terroristes qui secouent l'Europe depuis plusieurs années, la sécurité dans les aéroports est renforcée. Martine lui a fait signe de baisser le ton, comme si elle avait peur que la simple évocation à voix haute du mot *terroriste* puisse nous valoir une accusation.

Plusieurs de mes camarades ont manifesté sur-le-champ leur indignation de n'avoir pas été averties de cette situation, ce qui aurait pu influencer leur choix de partir ou non. Vous l'aurez deviné, Carolann a été la première à se plaindre, réclamant même le droit d'être raccompagnée à la maison.

J'ai fouillé à nouveau dans mon excellente mémoire afin de tenter de me rappeler la raison pour laquelle Carolann avait fait le choix de nous suivre en France, malgré tout ce qui s'était passé à l'automne. Non seulement elle avait participé activement au sabotage orchestré par la sœur de la directrice, mais elle avait toujours affiché une nette réserve à l'égard du voyage. De plus, elle nous avait avoué en pleurs, à Annabelle et à moi, qu'elle désirait conserver l'argent recueilli pour quitter la maison. Pourtant, elle a tout de même décidé de monter à bord de l'avion. C'est à n'y rien comprendre.

C'est Jolianne qui, fidèle à elle-même, a pris la parole pour raisonner les filles.

— Ben voyons, vous saviez très bien ce qui vous attendait ! On en a même parlé dans le cours de Monde contemporain !

— On n'a jamais parlé de terrorisme ! a objecté Carolann.

— Parle pas de ça fort de même ! lui a enjoint Audréanne.

— Ben là, qu'est-ce que tu veux que ça fasse ? J'ai exactement le profil contraire d'un terroriste !

— T'es donc ben pleine de préjugés ! s'est indignée Jolianne.

— Ben quoi ! T'as déjà entendu dire qu'une jeune fille blanche de seize ans avait été accusée de terrorisme ?

— Ben... non, mais, si tu dis ça, c'est parce que t'avoues qu'on a abordé le sujet dans le cours de Monde contemporain !

— On a jamais parlé de ça en classe, que je te dis !

— C'est sûr que si t'écoutais, une fois de temps en temps..., ai-je ajouté pour défendre Jolianne, pas tout à fait certaine moi non plus qu'on ait réellement abordé le sujet en classe.

— Ça change rien, de toute façon, à la télé, ça parle juste de ça ! Vous écoutez pas les nouvelles, cou'donc ? s'est écriée Jolianne, comme si nous étions toutes des demeurées.

— Non ! a répondu le groupe en chœur, comme si c'était Jolianne qui avait un sérieux problème mental.

L'avantage de cette petite engueulade, c'est que nous avons continué à avancer tout en parlant, poussées par Martine et Bruno, de sorte que, sans nous en rendre compte, nous avons atteint la gare, et ce, sans frémir de peur devant les huit autres gardes armés que nous avons croisés. Il faut bien trouver des points positifs à Carolann, parfois.

Toujours affalée sur ma valise, fatiguée et frissonnante, je scrute les alentours pour voir si les gardes armés sont aussi chose courante ici. On dirait bien que oui. Seulement, ils sont beaucoup plus discrets qu'à l'aéroport. J'en repère un à l'autre bout du quai et un autre à l'étage

supérieur, où loge un restaurant, mais c'est tout.

Mon regard est plutôt attiré par un couple dans la jeune vingtaine qui s'approche de nous. La fille, toute menue, arbore une chevelure dont la moitié est rasée et l'autre réunie dans une espèce de toque qui ressemble vaguement à un nid de guêpes. Malgré le froid et l'humidité, elle porte un pantalon cargo trois-quarts et un léger blouson de style surplus d'armée. Son compagnon n'est ni plus ni moins que sa version masculine. Pas tellement plus costaud, il porte une superposition de vêtements usés et semble être passé entre les mains du même coiffeur.

Leur langage non verbal est à des kilomètres de celui de mes camarades et moi. Malgré leur sac à dos immense qui doit peser, sans blague, à peu près mon poids, leur silhouette n'est pas affaissée comme la nôtre. Ils se tiennent debout, droits et déterminés, comme si le fardeau accroché à leurs maigres épaules était en fait une pile qui les alimente en énergie. Ils se déplacent aisément sur le quai, cherchant un endroit où se poser. L'usure de leur sac et de leurs bottes en dit long sur les semaines ou les mois qui s'étirent derrière eux. De la même façon, leur sourire traduit quelque chose comme de la satisfaction, ou peut-être de la sérénité ; c'est difficile à dire, puisque ce dernier concept m'est totalement étranger.

Évidemment, Annabelle les a tout de suite repérés. Elle fait quelques pas vers le couple, comme magnétisée par lui. La dernière fois que j'ai vu son regard ainsi empreint de convoitise,

c'était, bien sûr, dans un cours d'ÉCR¹, du temps où Clarisse le donnait, avant que la directrice la remplace par une momie dont le charisme n'équivaut pas au huitième du tiers de la moitié de celui qui est logé dans le gros orteil de notre ancienne prof chérie.

Les chuchotements qui s'élèvent derrière moi ne me surprennent pas outre mesure.

— Regardez les deux crottés sur le quai ! J'espère qu'ils vont pas à Lyon ! s'exclame Carolann, dans le but d'attirer l'attention de notre groupe.

— Tu penses que leur sac est plein de punaises de lit ? ajoute Axelle, dégoûtée.

— C'est sûr ! Ça fait tellement longtemps qu'ils ont le même linge ! Genre, ils sont partis en même temps que Clarisse il y a dix ans et ils se sont pas encore lavés !

Il n'y a qu'Axelle et Carolann qui se trouvent drôles. Les autres, épuisées par le voyage et surtout par quatre mois à côtoyer les commentaires douteux de ces deux pimbêches, ne réagissent pas. Certaines tournent mollement la tête vers les deux voyageurs, mais sans plus. À ma grande surprise, Annabelle n'intervient pas. Je me demande même si elle a entendu les paroles méprisantes de nos rivales préférées. Elle mange des yeux les amoureux qui, à présent le dos appuyé sur leur sac posé à même le sol, feuilletent un guide de voyage.

— T'as vu ça, Axelle ? Ils utilisent un livre ! Genre, ça doit faire tellement longtemps qu'ils

1. ÉCR : éthique et culture religieuse.

sont partis qu'ils savent même pas qu'Internet existe !

— Genre, ils ont pas assez d'argent pour s'acheter un téléphone ! tente Axelle, qui n'arrive pas à susciter la complicité des autres.

Dans les yeux d'Annabelle comme dans les miens, ce couple incarne à la perfection les histoires que Clarisse nous a léguées en héritage avant de commettre la faute de jugement imparadonnable de s'attabler avec nous dans un bar. N'en pouvant plus, mon amie prend une grande inspiration et s'approche encore des amoureux, de façon à pouvoir les examiner de plus près. Intriguée, je me lève et fais subtilement quelques pas dans la même direction, curieuse d'entendre la façon dont Annabelle va les aborder.

Sous les couches de poussières qui se sont accumulées sur leur sac à dos gigantesque dans des dizaines de gares différentes, on peut observer quelques pièces de tissus à l'effigie de différents drapeaux cousues à la va-vite. Malgré mon passage, quand même plutôt court, dans l'équipe de génies en herbe, il m'est impossible d'identifier les pays qui y sont représentés. À part celui du Canada, qui figure malheureusement en gros sur ma valise à cause de ma mère, qui devait avoir peur qu'on m'expédie au Yémen ou en Afghanistan, je ne connais rien en drapeaux. Peu importe, ce que racontent leurs bagages exerce également sur moi une certaine fascination. Timide, je m'arrête à mi-chemin entre Annabelle et les autres filles, qui épient son petit manège sans trop d'intérêt.

En arborant un immense sourire, elle leur tend la main comme s'il s'agissait d'une visite protocolaire de la reine. L'attitude avenante des voyageurs l'encourage à leur adresser la parole. Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais, à voir la façon dont elle sourit et gesticule, je devine qu'elle leur pose une tonne de questions sur leur mode de vie. Ceux-ci répondent avec enthousiasme, sortant même un petit carnet pour y noter quelques mots, qu'ils tendent ensuite à mon amie en hochant la tête cordialement. C'est à ce moment que le train fait son entrée en gare, mettant un terme à l'inertie générale de notre groupe.

Annabelle me rejoint d'un pas léger, le visage fendu d'un énorme sourire.

— Ce sont deux Québécois ! Ils m'ont même donné l'adresse de l'endroit où ils vont habiter à Lyon !

— Ils vont aussi à Lyon ? que je m'étonne.

— Oui ! Il paraît que c'est une ville super jeune qui grouille de projets de toutes sortes !

— Ouin... on est même pas arrivées que tu t'es déjà fait des amis ! souligné-je en cachant mal ma jalousie.

Annabelle ne relève pas mon commentaire, trop absorbée par les projets de fugue qu'elle est en train de fomenter. L'image fugace d'une Annabelle fermée, acerbe et peu bavarde me traverse l'esprit. Celle-là est définitivement morte et entermée. Celle qui se dresse devant moi est en pleine découverte identitaire au sein d'une diversité linguistique et culturelle.

Je déteste quand la directrice a raison.